

XYZ. La revue de la nouvelle

Profil fauve

Hélène Lépine



Number 52, Winter 1997

Étreintes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4684ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lépine, H. (1997). Profil fauve. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 79–83.

Profil fauve

Hélène Lépine

Pas eu besoin de mon réveil ce matin. Me suis dressée, raide, le cœur affolé, les yeux écarquillés. Je voulais échapper à un rêve terrassant. M'agripper au matelas, retrouver la rectitude des murs de ma chambre, vérifier mes amarres à cette terre. Il faut comprendre : je venais tout juste de mourir. Je me revois installée à côté du chauffeur d'une Impala blanche à l'intérieur écarlate et, lui, s'arrêtant sous la benne d'un camion haut sur roues. Je l'avertis du danger de demeurer là. Il ne veut rien entendre. Il allume une cigarette. À ce moment, le camion fait marche arrière. L'Impala s'écrase contre une paroi de béton.

Assise à ma table de travail au collège, je tourne et retourne une cuillère dans le café pour y noyer la morte de mon cauchemar. Elle doit céder le pas à la vie : dans une heure je ferai face aux étudiants du cours 807-332. J'avale sans poser ma tasse, sans reprendre mon souffle. Laisser couler le café dans mes veines au lieu de mon sang qui tourne à l'aigre. Heureusement, personne ne frappe à ma porte de bureau ce matin. « Madame, je n'ai pas pu terminer... » Je n'ai pas l'oreille attentive aujourd'hui. Ni aujourd'hui, ni hier. De moins en moins.

Où en étais-je ? Oui, ce cours sur Anne Hébert, *Les enfants du sabbat*. Le contraste entre l'univers du couvent et l'univers de la cabane sur la montagne de B. L'ordre en butte à la sauvagerie. Leur montrer comment dans l'univers ordonné du monastère peu à peu s'installe le désordre par l'intermédiaire de sœur Julie, la sœur-sorcière. Je devrais plutôt leur dire la sœur-source. Impossible. Pourtant, sœur Julie ranime le feu éteint du désir parmi les personnages racornis du couvent. Malheur, l'Impala blanche s'avance dans le réfectoire. La silhouette de

sœur Julie se brouille. Ce n'est pas le moment de faire l'analyse de mon rêve. Celle du roman presse. Oui mais j'aimerais tant m'approcher de la voiture, revoir ce chauffeur imprudent qui s'est joué de moi. Son nez m'était familier. Sa présence aussi. Présence odorante. Mes narines frissonnent à ce souvenir. Qui était-ce ? Que signifie ce rêve ? Oh ! le timbre. L'heure, déjà. Tout ramasser : stylos, bouquins, notes, mots, idées, Hébert, Anne, moi.

Devant mes yeux, le corridor tout grouillant de gens affairés et pressés. Je traîne une lourde semelle sur le terrazo. Retarder le moment de l'entrée en scène. M'attarder au spectacle de l'accident. Je regrette de ne pas avoir pris le temps de me sentir morte. Au collège, on ne m'aborde presque plus : mon air absent sans doute. Voilà trois mois que je grappille des minutes de récréation supplémentaires : tout plutôt que d'orchestrer la symphonie du savoir. Trois mois à lancer à mes collègues intrigués un « Suis pressée, excusez-moi », m'éloignant d'un pas de côté de cheval en parade. Trois mois à ramasser le fil d'Ariane de mes pensées dans le dédale de mon corps. Un mot sous la langue, d'autres en travers de la gorge, une idée fugitive dans la paume d'une main moite.

« Bonjour, madame Brault. En retard ? Un pépin avec la voiture ? C'est vrai qu'avec la tempête qu'il fait et vous habitez bien loin. » Ça y est. Prise en flagrant délit par le directeur. Délit de fuite. J'ai une fuite dans mes pensées, monsieur. Voyons, ça ne se dit pas. « Oui, un ennui mécanique. » Il m'a crue. Après tout, c'est bien de cela qu'il s'agit.

Salle 3477, j'y suis. Dès l'entrée, je les aperçois tous, yeux ensommeillés, corps pesants étalés sur les pupitres, sans malice, indifférents. Il est tôt. Le ciel est de plomb, la salle surchauffée. Eux comme moi, une seule envie au cœur : se laisser vivre le jour qui débute. « Ouvrez vos livres. » Un long soupir, une tentative timide : « Est-ce qu'on peut discuter au lieu, madame ? » Madame n'y verrait pas d'objection au fond, elle ferait même l'école buissonnière avec eux.

— Un effort, il nous faut percer le mystère de ces enfants du sabbat d'ici la fin du cours. Allons, page 18. Rappelez-vous : sœur Julie essaie désespérément de se mouler à l'image des autres nonnes. Elle voudrait échapper aux songes qui la tourmentent, cinéma de son enfance sauvage en tous points opposée à la règle sainte du couvent. Matthieu, lis ce passage s'il te plaît.

— *Je ne demande à Dieu qu'une seule chose ; devenir pour l'éternité une religieuse comme les autres... une petite nonne interchangeable, parmi d'autres petites nonnes interchangeables, alignées, deux par deux, mêmes gestes, mêmes petites lunettes cerclées de métal.*

J'enchaîne : le couvent suppose l'ordre sur tous les plans : moral, physique. Ordre du discours aussi. Rien ne doit jurer. La meilleure façon d'éviter les mots de travers est d'imposer le silence ou la prière apprise de mémoire. « La prière-censure », dis-je. J'ai du mal à me retenir de dresser un parallèle entre les nonnes, leur mère supérieure et eux, dans ce bain turc, assis en rang d'oignons devant l'empêcheuse de rêver à sa guise. Me museler, une fois encore. Rien ne doit paraître. Mes incartades sont symptomatiques. Perte progressive de vocation. Usure. Allons, du nerf. Je me redresse et me lance dans l'explication de l'univers de la sauvagerie, celui de la cabane, qui envahit désormais les pensées et le corps de sœur Julie.

C'est le moment que choisit Marie-Pierre pour se présenter au cours. Elle pousse la porte de la classe tout en essayant de garder en équilibre un café bouillant sur une pile de cahiers barbouillés et froissés. Chaque fois le même scénario : un retard de vingt minutes, le café qui déborde un peu, le bibi ouzbek posé sur une tête rousse et hirsute. Elle porte un parfum capiteux, des vêtements bigarrés et moulants qui accentuent son mal fou à se plier à la règle. Je ne la gronde plus. Quand Marie-Pierre fait son entrée, tous la suivent du regard. Ma maigre auréole fond et dégouline sur ma chevelure terne. Marie-Pierre luit de tous ses feux de rousse. Son œil vert ardent vous fouille.

S'il se détourne, c'est qu'il n'a rien trouvé qui vaille. Sinon il s'abreuve à ce qu'il perçoit.

J'aime bien Marie-Pierre. Je ne devrais pas : elle est hors d'ordre, si je puis dire. Mais, aujourd'hui, elle me dérange. J'ai suffisamment de fil à retordre avec mon Impala et son chauffeur anonyme. Je ne veux pas qu'elle me distraie avec ses questions. D'ordinaire, Marie-Pierre m'entraîne dans des digressions où je me surprends en train de livrer des pensées, disons, personnelles, étrangères à l'œuvre étudiée. Chaque fois, je m'en veux à rebours. Je ne la laisserai pas parler.

J'évite de leur demander quoi que ce soit et poursuis moi-même la description du monde de la sauvagerie. Dans cette ambiance, le musc se mêle à des odeurs de graisse, de tabac et de sueur. Les corps se pavanent sans honte ; les usages sont décriés. La parole oscille entre le blasphème et le cri. La messe est lue à l'envers. La démesure règne et avec elle, la vie.

Marie-Pierre gigote sur sa chaise, elle lève la main. Malgré le cliquetis insistant de sa douzaine de bracelets, je l'ignore et accélère la cadence. Du moment où sœur Julie cesse de refouler les souvenirs de la cabane, l'atmosphère de celle-ci va s'infiltrer dans le couvent, dans les pores des murs, des peaux. Ses habitants s'animent, démangés qu'ils sont de désirs fous. Sœur Gemma, agonisante à force de privations, heureuse de parvenir enfin à la sainteté, est surprise en train de s'empiffrer de viande crue. Sœur Amélie-de-l'Agonie, écoeurée de vivre, plonge avec joie dans la mort. Le docteur Painchaud, le chaste, se retourne comme un gant, franchit le seuil d'un bordel et se met à rêver de séduire sœur Julie. La supérieure, mère Marie-Clotilde, ne sachant plus à quel saint se vouer, fait appel au grand exorciste.

La sœur-source déploie l'aile chaude du désir sur toutes celles qui l'approchent et elles prennent leur envol, abandonnant leur masque de petites nonnes interchangeables.

— Même vous, madame ? demande Marie-Pierre.

Je n'ai pas su parer le coup. Esquisser une feinte ? Faire comme si je n'avais pas entendu. Oui, c'est cela.

Elle revient à la charge :

— Mère Marie-Clotilde disait à la page 19 : *Qu'attendez-vous pour vous décharger le cœur ? Avouez ma fille. Avouez et vous serez libérée.*

Tous les étudiants me dévisagent, guettent le faux pas. Mon cœur s'affolle comme au petit matin. L'Impala se remet en marche. Je reprends mon explication. Le couvent perd son apparente respectabilité. Sur le plan symbolique, on retrouve la lutte sempiternelle entre Dieu et Satan, Satan lézardant l'édifice divin à force de tentations. L'ordre... Qu'est-ce que je disais ? L'ordre... Je tousse pour reprendre voix. Le chauffeur de l'Impala appuie sur l'accélérateur. Je m'accroche au rebord du tableau noir. Je triture la craie, feins de réfléchir... Me penche vers le chauffeur et renifle son parfum de musc. Il murmure à mon oreille :

— Laisse, tu as fini ton tour de piste.

Le moteur vrombit. Je sens une aile fauve m'envelopper. Le rire de Marie-Pierre jaillit dans l'étuve et se conjugue au mien.